Paul Morand, *Journal de guerre inédit. Londres, Paris, Vichy 1939-1943*

Paris, Gallimard, 2020, 1040 p.

Raphaël Spina

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/1704>

DOI : [10.4000/histoirepolitique.1704](https://doi.org/10.4000/histoirepolitique.1704)

ISSN : 1954-3670

Éditeur

Centre d'histoire de Sciences Po

Référence électronique

Raphaël Spina, « Paul Morand, *Journal de guerre inédit. Londres, Paris, Vichy 1939-1943* », *Histoire Politique* [En ligne], Comptes rendus, mis en ligne le 06 décembre 2021, consulté le 08 décembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/histoirepolitique/1704> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoirepolitique.1704>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2021.

Histoire Politique

Paul Morand, *Journal de guerre inédit.* *Londres, Paris, Vichy 1939-1943*

Paris, Gallimard, 2020, 1040 p.

Raphaël Spina

RÉFÉRENCE

Paul Morand, *Journal de guerre inédit. Londres, Paris, Vichy 1939-1943*, Paris, Gallimard, 2020, 1040 p.

- 1 Du 28 août 1939 à l'été 1940, l'écrivain et diplomate Paul Morand (1888-1976) adresse depuis Londres 59 lettres privées décrivant ce qu'il qualifie dès le 6 septembre 1939 de « drôle de guerre ». Rattachée au ministère du Blocus, sa Mission de guerre économique vit l'invasion au plus près des milieux officiels britanniques : ceux-ci ont le bon goût de ne pas accabler la France défaite, même s'ils tirent vite une croix sur elle. Après l'Armistice, Paul Morand refuse de rejoindre la France Libre, trop « enjuivée » à son goût : de Gaulle lui paraît d'emblée un diviseur, et même « le gaulleiter de demain » (sic) (p. 248). Nullement réclamé, son rapport au vitriol sur l'ambassade et les exilés français, accusés de gaullisme, circule dans tout Vichy, jusqu'en plein conseil des ministres. Il lui vaut de devoir déposer dès août 1940 devant la cour de Riom, vouée à châtier les « responsables de la défaite ». Mais ce même « torchon » (P. Baudoin) lui vaut aussi une mise à la retraite.
- 2 Recruté au printemps 1942 au cabinet de Pierre Laval, ce qu'il voit comme un tremplin vers sa réintégration, Paul Morand tient plus constamment son journal à partir du 25 avril 1942, et le complète par quelques extraits de celui de sa femme. Ce premier volume s'arrête le 25 août 1943, lorsqu'il part pour la première fois comme ambassadeur en Roumanie, patrie de sa femme.
- 3 Déposé en 1972 à la Bibliothèque nationale, et à n'ouvrir qu'en l'an 2000, ce document à la parution tant attendue représente 1 143 feuillets sur supports divers, jamais retouchés. Auteure d'une monumentale biographie du maréchal Pétain (*Pétain*, Perrin, 2015) et spécialiste notamment des vichysto-résistants et des collaborationnistes, Bénédicte Vergez-Chaignon a édité ce journal avec une longue préface et un vaste appareil de notes, témoin d'un travail de fourmi ou de bénédictine : Paul Morand cite près de 1 500 noms, mentionne des centaines d'événements, trace de nombreux portraits saisissants, voire cruels – sinon injustes : écrivains, diplomates, ministres, hauts fonctionnaires...
- 4 Il a vu de près aussi bien Londres au temps du *black-out* que Paris occupé ou que Vichy qui allie « toute la stupidité d'une petite ville et l'agitation à vide d'une capitale » (p. 411). Et chaque fois, il a bénéficié de postes d'observation privilégiés. Il déjeune presque tous les jours avec Laval, son clan et ses ministres : il note sur le vif leurs propos triviaux aussi bien que leurs commentaires politiques et leurs récits. Il peint les coulisses de voyages et cérémonies officiels. Il retrace l'écriture collective de discours et de missives diplomatiques. Il montre les rivalités internes au microcosme vichyste, les ruptures d'alliance, les disgrâces de tous les modérés ou rivaux potentiels de Laval.

- 5 Parallèlement, Paul Morand rêve de l'Académie, mais comme on n'y compte que sept collaborateurs, le Maréchal inclus, aucune élection ne s'y tient sous l'Occupation. Il arrête d'écrire dans *Le Figaro* fin juillet 1942 lorsque les Allemands et Laval se plaignent qu'il soit devenu « le journal de la dissidence ». Il est membre des commissions en charge de la censure des livres ou du cinéma. Il participe à la propagande personnelle de Pierre Laval, bien vaine puisque selon l'intéressé : « l'opinion je m'en fous ! ça ne compte pas. » (p. 615)
- 6 Paul Morand est des rares fascinés par le personnage de Pierre Laval. Il lui reproche juste de trop jouer dans ses discours au paysan qu'il n'est pas. Il confirme l'indifférence de Laval à la Révolution nationale : il n'a rien contre la franc-maçonnerie ; le mot de République ne l'effraie pas s'il s'agit d'une République autoritaire ; et il n'aurait pas fait exécuter l'avorteuse Marie-Louise Giraud. Mais quand Morand admire Laval d'aller rencontrer Hitler et autres Allemands tout seul, « avec sa prodigieuse mémoire, sans un dossier, sans une note, sans un secrétaire » (p. 585), il ne se rend visiblement pas compte du danger de ces méthodes brouillonnes et superficielles.
- 7 Bon écrivain jusque dans ses notes hâtives, l'homme n'en sort pas grandi, ni même le commentateur. Constamment aveugle sur les réalités du nazisme ou sur l'issue du conflit, son journal abonde en notes et propos anglophobes, homophobes, racistes et surtout antisémites. Son antisémitisme, déjà bien connu, est ici abondamment confirmé. C'est peu dire qu'il voit des Juifs partout, ou qu'il juge et explique autrui à l'aune de la seule judéité, réelle ou imaginaire. Si sa femme Hélène et lui tentent sincèrement de venir en aide à quelques connaissances juives (Irène Nemirovsky, Julien Cain) ou opposantes (Édouard Herriot), ils multiplient à tout propos les plaisanteries et les remarques antisémites. En 1942 au moins, l'écrivain affiche sa proximité avec Darquier de Pellepoix, le commissaire aux Questions juives, l'une des figures les plus vulgaires et méprisées de la collaboration : peu lui chaut que cet « homme intelligent, courageux, de bon sens » (p. 514) soit conspué jusqu'au sein de Vichy comme un escroc, alcoolique et brutal, et il retranscrit sans commentaire les marques les plus extrémistes de son antisémitisme pathologique et paranoïaque – même aux standards du temps.
- 8 Les révélations sur les attitudes de Laval, Bousquet et autres lors de la « Solution finale » sont les plus importantes du livre. Informé trois semaines à l'avance de la rafle du Vel' d'Hiv', Paul Morand a assez de moyens de saisir que les déportés sont en danger de mort. Le 28 juin, le diplomate allemand Rudolf Rahn lui rappelle que « le Führer a dit qu'après la guerre il n'y aura plus de Juifs en Europe » (p. 417) Le 27 août, Morand console Darquier, dépossédé de ses moyens policiers par Bousquet, en lui disant que « le sort des Juifs est déjà réglé » à un plan européen « plus vaste » (p. 495). Le 29 septembre, un officier autrichien évoque devant sa femme Hélène l'assassinat qui attend les Juifs en Pologne, précisant qu'en Ukraine, il n'y en a presque plus (p. 966). Le 21 octobre, Morand note à propos de la Pologne affamée : « Quant aux Juifs il n'en reste presque plus. On dit à Vichy couramment qu'ils ont été gazés dans leurs baraquements. » (p. 564) Le 15 mai 1943, il écrit qu'on ne sait pas ce que sont devenus les 13 000 Juifs roumains déportés de France (p. 832). Et avant de gagner son ambassade à Bucarest, il a certainement eu connaissance des rapports alarmants de son prédécesseur, Jacques Truelle, passé ensuite à la France Combattante.
- 9 Ni sur le moment ni de toute sa vie, Paul Morand n'en tire aucune conclusion quant à la nocivité de l'antisémitisme. Le 15 août 1942, il prône au contraire « l'alignement du problème juif français sur le problème juif allemand, ce qui ne nous coûte rien et n'a

- pour nous que des avantages » (p. 477). Après les grandes rafles, il se borne à penser que l'émotion va retomber et que « personne n'y pensera plus » (p. 453). Et sa femme s'exclame le 17 octobre que « si les Allemands ne gagnent pas cette guerre et si les Juifs reviennent, je mourrai » (p. 558).
- 10 On découvre pareillement un Pierre Laval loin d'être indemne d'antisémitisme, là où la mémoire savante le croyait simplement un « maquignon » froid et inconscient. Ainsi lance-t-il le 13 mai 1942 : « Il y a trop de juifs à Vichy, je vais les vider. » (p. 366) Avant la rafle de zone sud du 26 août, il répète que « la semaine de bonté est terminée » (p. 477 et p. 481). À qui veut l'entendre, il martèle qu'au lieu de protester, les autres pays n'ont qu'à prendre les Juifs chez eux, et il se vante d'arriver à retourner leurs ambassadeurs et à les faire ressortir antisémites de son bureau. Le 25 octobre, il se surpasse dans le cynisme le plus répugnant : il plaisante qu'il va « proposer aux Américains de leur échanger de petits Juifs contre du blé » (p. 568)...
 - 11 Chacun à Vichy se défausse à sa manière, et ignore les quelques rares voix lucides. Quand le ministre du Travail Lagardelle, « physique de vieux Juif portugais, (...) dit que le traitement des Juifs est infect, le Président lui répond qu'il n'y est pour rien, que ce sont les Allemands. » (p. 390) Bousquet affirme plus effrontément, le 31 août 1942 : « Je ne les poursuis que comme antigouvernementaux. Je les sonne dur pour qu'ils comprennent. J'en ai liquidé 13 000 et continuerai jusqu'à ce qu'ils se calment. Je ne suis pas antisémite. » (p. 499) Il veut aussi couper les subventions aux écoles libres pour punir les quelques évêques qui ont protesté contre ses rafles. Morand approuve et juge que « c'est inouï l'enjuivement des curés. C'est à vous rendre anticlérical » (p. 491). Les interventions « judéophiles à bloc » (p. 470) du nonce, de certains évêques, religieux et fidèles l'indignent tout autant que, plus tard, leurs réserves sur le STO et leur refus de condamner le communisme.
 - 12 La compassion des simples gens pour les familles déportées lui prouve simplement « la force de pénétration de la propagande juive » (p. 523). La lettre du Consistoire du 25 août 1942, avertissant que les déportés risquent la mort, est évacuée comme « d'une violence inouïe » (p. 499). Sa bêtise hargneuse passe souvent les bornes du supportable : il estime ainsi qu'il vaut mieux pour les Juifs être déportés car « en France, ils vont droit au pogrom » (p. 498), et à une aristocrate qui les plaint, il rétorque « – Qu'ils s'en aillent. – Et l'étoile jaune ? – Moi, quand j'étais petit, j'ai bien porté l'insigne du Sacré-Cœur ! » (p. 491)
 - 13 Tout en se croyant lucide, Morand se trompe dans presque tous ses pronostics militaires et diplomatiques. Munichois, partisan de l'Armistice, seule l'inquiète sa peur d'une révolution suivie d'une période de dictature communiste qu'il évalue sans explication à « deux ans » (p. 203 et p. 217), puis de l'expansion soviétique. « Entre Katyn et Hitler, je préfère Hitler » (p. 907), et les Allemands aux Américains incultes : « Un Allemand voit la cathédrale de Reims du haut des airs, il l'évite en temps de guerre. Mais un aviateur yankee ne fera aucune différence entre ladite cathédrale et la gare d'El Paso. » (p. 536) Un exemple bien mal choisi puisqu'en 1914, l'armée allemande a incendié délibérément ladite cathédrale...
 - 14 Représentatif de l'aveuglement de Vichy, Paul Morand est aussi un témoin de son délitement et de son effacement dans le monde. Les ambassades sont distribuées par Laval comme « des bureaux de tabac » (p. 806) : son principal souci est d'y éloigner les gêneurs ou ceux qui ont hâte de prendre leurs distances. Une ambassade devient « un exil doré : c'est un internement administratif payé ; on est enfermé en dehors »

- (p. 388). Aussi solitaire à l'extérieur qu'à l'intérieur, Laval fait de la « déflation diplomatique » (p. 547) comme il faisait jadis de la déflation économique. Il se désintéresse par exemple de l'Europe de l'Est : vexés, les Bulgares et les Hongrois attendent de longs mois qu'il veuille bien nommer un titulaire dans leur capitale. Et quand Morand obtient l'ambassade de Bucarest, Laval lui confie explicitement pour mission de... « surtout ne rien foutre » (p. 899). Seule reste très convoitée l'ambassade de Madrid, où peuvent toujours s'engager des négociations de paix : elle est jugée aussi importante qu'un ministère.
- 15 Cependant, dès le printemps 1942, le personnel du ministère des Affaires étrangères passe pour entièrement acquis au gaullisme, impossible à purger. En novembre 1942, avec l'invasion de la zone sud, la perte de l'Empire et le sabordage de la flotte, Morand ne se fait plus d'illusion et considère que Vichy n'est plus qu'une « fiction » (p. 583). Laval lui-même ne répétait-il pas que sans colonies, la France ne serait plus « qu'une Yougoslavie » (p. 515) ? Au Quai d'Orsay, il faut persuader une vingtaine de fonctionnaires de reprendre leurs démissions. Les diplomates étrangers quittent Vichy un à un : l'ambassadeur suisse se retrouve en charge des intérêts de 22 États totalisant 850 millions d'habitants, et que serait-ce si Vichy reconnaissait la Chine de Tchang Kai Check ! « La fiction de Vichy, au point de vue diplomatique, n'est plus guère maintenue que par l'Espagne et le Portugal » (p. 602) – et encore, lors d'une mission début 1943, Morand constate que la péninsule ibérique est en train de passer aux Américains. De leur côté, les diplomates français n'écrivent plus rien de l'étranger, car les Allemands ouvrent les valises diplomatiques. Et les uns après les autres, ils se rallient aux gaullistes ou aux giraudistes.
- 16 À Vichy même, tout le monde fin 1942-début 1943 s'attend à la fin prochaine de tout gouvernement français. L'État français tourne à vide : « Plus un papier, plus un coup de téléphone. Les administrations semblent mortes. Les gens causent dans les couloirs. (...) C'est une impression curieuse d'affaissement, de non-écoulement du temps, alternant avec une immense prostration nerveuse, des crises, des minutes soudain bourrées à craquer » (p. 595-596). Pierre Laval semble frappé d'aboulie, somnambule, incapable de donner des instructions ni de régler aucune nomination ou affaire courante. Des ministres ne sont plus obéis de leurs administrations. Les préfets sont laissés à une très large autonomie. Les forces de l'ordre et les fonctionnaires sont jugés gagnés au gaullisme, les collaborateurs découragés, et l'armée dissoute n'a jamais apprécié Laval, non plus que les intellectuels.
- 17 Pendant que la fatigue physique de Pétain devient plus visible, son entourage s'inquiète de voir grandir « l'impopularité du Maréchal, ou plus exactement sa non-popularité » (p. 672). Le cabinet du Maréchal est par ailleurs fort réservé envers le STO, et juge que Laval devrait miser plus sur l'armée allemande, jugée moins nazifiée et moins jusqu'au-boutiste, au lieu de s'obstiner à parier sur l'ambassade et les SS. Mais finalement, en avril 1943, la tentative de renvoyer Laval, officiellement pour opposition à la Révolution nationale, échoue sur le veto du Führer. Le régime se survit encore dix-huit mois, au prix d'une spirale de radicalisation.
- 18 De cet imposant journal de plus d'un millier de pages, on retiendra l'accès irremplaçable aux observations et aux jugements d'un grand témoin et d'un bon auteur, mais aussi d'un individu moralement insupportable, d'un vichyste presque nazi, totalement indifférent aux conséquences humaines de la politique antisémite. On ne s'étonne pas que le veto gaullien ait retardé de dix ans son admission à l'Académie

(1958-1968), et encore le général de Gaulle s'est-il exceptionnellement abstenu de recevoir le nouvel élu. Et on attend avec impatience le volume suivant sur les années 1943-1945. L'histoire de Vichy ne pourra plus s'écrire sans employer cette source volumineuse longtemps attendue.